

La chanson de geste de Joao Bosco, l'enchanteur du Brésil

LE MONDE | 31.10.03 | 16h41

A Paris, le dernier concert de la tournée européenne du chanteur et guitariste.

Joao bosco est au centre. Il se juche avec une précision de pilote sur un tabouret de bar. Il joue à la perfection des micros. C'est un art complexe. Autour de lui : Nelson Faria, guitare, Ney Conceicao, basse, et Kiko Freitas, batterie. Le Grupo. Le Grupo enchaîne les chansons. Pas un geste de trop. Un sourire d'enfant, toujours, sur un visage qui ne sait pas vieillir. A la pause, dès la dernière bouchée de carottes râpées, Bosco se remet à jouer en loge. Patience, apprentissage de sage, respect du public. Sur la scène du New Morning, à Paris, prestidigitation, rien ne se voit. Une telle absence de vulgarité finit par troubler.

Du coup, le récital. Il se déroule comme une chanson de geste, avec ses moments épiques, ses langueurs, des emballements secrets qui sourdent d'on ne sait où, et parfois un sourire étincelant, pour saluer le "rim-shot" du batteur. Bosco passe rarement deux ans sans visiter la France. Partout il lève une troupe de partisans qui savent ses chansons par cœur. Au fil du temps, son public a l'âge de son fils, Francisco, 26 ans, philosophe et poète. Francisco lui écrit ses textes, le précède. Physiquement, vocalement, Bosco a l'air d'un type de 26 ans qui serait né quelque part en 1946. Personne n'y peut rien.

Il chante le Brésil, l'universel, les fous, les disgraciés sublimes, les équilibristes et les pochtrons, la rue, les allumés, tous, d'amour perdu, quelques corsaires et Le Jongleur des feux rouges (Malabarijtas Do Sinal Vermelho). Ce sont des fables simples, très compliquées : La Fontaine revisité par "la voix du Noir du peuple noir" (dixit Rubalcaba, pianiste essentiel), une évidence aux accords sophistiqués. Rubalcaba vient de Cuba ; Bosco, musicalement, d'Ouro Preto. L'autre Amérique.

Dans les années noires du Brésil — la dictature —, Ouro Preto avec ses ors baroques reste le sanctuaire des contestataires. Sous la houlette de Vinicius de Moraes, Bosco apprend pendant cinq ans les rythmes acrobatiques, un accord par note, l'invisible virtuosité et la profondeur noire du Brésil. Le capitalisme y perd deux ingénieurs : son comparse Adir Branco et lui. Le monde gagne un poète.

Avec la démocratie (1982), Bosco se fait auteur-compositeur. Terminé, l'ironie subtile et les rebonds : place à "la joie dans l'erreur". Fonctionnaires de la rancœur, tripoteurs d'apocalypse, changez de cap. Ou alors, tendez ce qui reste d'oreille vers Bosco. Il ne se complaît jamais dans la splendeur passée d'un Bosco réfractaire. Il persiste et signe, guitare en main, raconte un autre Brésil, ce soir, celui de Lula et des promesses. Enchanteur éclairé qui ne parie pas sur le désenchantement.

Bosco fait tourner les airs, les immémoriaux (Desafinado, Aguas de Março), les protestataires sans fadaise, les langoureux, les inédits. Il chante Rio, il est primitif, tribal, clame en yoruba, joue avec des syllabes de pacotille, demeure le seul au monde à avoir peaufiné un scat différent. Il joue de ses quatre-vingt-huit voix, sa voix de gosse, sa voix de

mec moqué, sa voix de fille, sa voix d'amante trahie, sa voix d'amoureux de Ray Charles, sa voix étranglée ou grave. Il donne à entendre sa propre langue qu'on n'entend pas, mais que l'on comprend. C'est un don philosophique sous couvert de blquette et de goulante.

Francis Marmande

- ARTICLE PARU DANS L'EDITION DU 01.11.03